

La Critique des Livres

GIDE, FIDÈLE A SOI

André Gide, "Journal 1939-1942"

est un homme dont les problèmes ne se sont pas dénoués.

IL y faut une sincérité dont j'imagine que seuls les hommes faits pourraient se bien rendre compte. Notre vie est une suite de paliers et de simplifications ; de la vingtième à la cinquantième année, quels retranchements successifs, quelles amputations ou seulement quels abandons ! Gide a voulu tout sauver. Il arrive au terme les bras chargés de la même lourde contradiction qu'il découvrait avec le soleil du printemps 1890. Il n'est peut-être pas un vivant sur lequel on ait écrit autant que sur André Gide. Mais on voit bien que tous ces examens critiques et ces réputations n'ont pas ajouté une écharde dans sa chair. Nulle louange ne lui fera non plus. Ce débat n'est pas de ceux qui se jouent à l'étage de l'intelligence critique.

J'avoue que ce qui m'émeut dans les récentes pages du *Journal* d'André Gide (1), c'est justement cette permanence. Incapable de débarrasser sa vie de la bagarre qui s'engagea chez lui, dès le début, en champ clos, entre deux ordres, entre deux clans. Cette vie, toute occupée par une éternelle contradiction, a besoin de l'installer dans les plus minces détails. Au mois de mai

1940, quelques jours avant l'invasion de la France, l'angoisse de Gide n'est pas seulement tournée vers une guerre dont il n'attend que du mal ; il note aussi ses luttes pour arriver à ne plus fumer. « Si je sais profiter de l'élan acquis, par l'abstention forcée du tabac, pour me débarrasser de ce

par
Armand HOOG

vice absurde, devenu lentement un besoin impérieux, je n'aurai pas payé trop cher ma délivrance. »

Les mots employés ici ont la même majesté, le même retentissement moral que ceux dont il se servait jadis, dans son *Journal*, pour parler d'autres vies, d'un autre empire. Le 4 mai 1940, il note : « Je n'ai pas su rester fidèle ». Il ne s'agit pourtant que de cigarettes. A cette conscience profondément intolérante, la gravité des manquements ne peut paraître dépendre de l'importance des objets. La seule question qui jamais préoccupa Gide est de savoir s'il faut prendre tout de suite les nourritures de la terre ou les sacrifices mystérieusement à quelque chose d'invisible. Cette histoire des cigarettes d'un vil-

lard n'est toujours que l'histoire de Jérôme et d'Alissa, de *La Porte étroite*.

J'ARRIVE au problème majeur que posent ces pages de journal. Pendant les premiers temps de la défaite, il est vrai que les réactions de Gide ont de quoi nous étonner, à première vue. L'individualiste irréductible semble accepter bien légèrement l'idée d'une tyrannie possible. « Si demain, comme il est à craindre, la liberté de pensée, ou du moins d'expression de cette pensée, nous est refusée, je tâcherai de me persuader que l'art, que la pensée même, y perdront moins que dans une liberté excessive » (25 juillet 1940). Il recopie ce texte, le 28 septembre, et ajoute : « Vive la pensée comprimée ! ». L'expression est ambiguë. Il est clair que Gide, si soucieux de grammaire et de style, n'entend pas ici acclamer l'oppression, mais souhaiter, d'un optatif un peu bref, la survie de la pensée : puisse-t-elle vivre ! N'empêche que ce texte, et quelques autres, ont pu surprendre. Les débats de l'Assemblée consultative provisoire d'Alger en font foi. Mais il me semble que l'honorable interpellateur d'Alger, demandant au commissaire de l'Information « la prison pour André Gide », ne connaissait pas bien l'œuvre ni le

caractère de l'homme qu'il vituperait.

Dès les premiers jours de la guerre et bien avant l'effondrement de juin 40, Gide a pensé : « ouï, tout cela pourrait bien disparaître » (10 septembre 1899). C'est qu'il ne sépare pas son plaisir, ni son plaisir le plus élevé, le plaisir de la civilisation, d'un sentiment de culpabilité profondément enraciné. Cette idée est en lui depuis toujours, que l'émerveillement et le péché marchent de pair. L'amour et l'art, ces éblouissements de l'instant, sont dans le fond indéfendables. Il essaya, contre son clan, contre lui-même, de crier le contraire : il est trop évident, à soixante-treize ans, qu'il n'y a pas réussi. Les Nouveautés cèdent de nouveau devant le catéchisme protestant. Le choc de la défaite permet le reste. Celui qui célébra l'instant, minute prodigieuse arrachée au temps, ne le célébra que persuadé de sa coupable fragilité. Le 10 mai 1940, jour où les armées allemandes se ruent sur la France, Gide discute avec lui-même de l'instant et de l'éternel. Il refuse l'idée d'une éternité immobile. « L'émerveillements beauté de ce monde vient de ce que rien n'y dure... » Mais c'est pour composer de cette fuite indéfinie la perfection « dont se forme lentement le visage même de Dieu... ». Au promontoire de sa vie, Gide en est toujours au même point : il s'émerveille devant cela qui n'est pas innocent.

Comprend-on maintenant que, dans les premières semaines de la catastrophe, il se laisse aller à la pente de l'auto-condamnation ? Il critique la légèreté de la France, notre mollesse, notre abandon, notre « relâchement dans la grâce et l'aisance » ; nous avons là, devant nous, non pas Gide faisant le procès de la France, mais Gide faisant le procès de Gide. Le voici, un peu plus loin, qui fait l'éloge des protestants, de leur intransigeance, de leur dureté. Il s'interroge alors et se reconnaît « amoureux de ce qui l'a le plus gêné ». Gide pourra, quelques semaines plus tard, revenir à la résistance ; ici, il s'est livré.

(1) André Gide, *Journal* 1888-1942 (Gallimard).

Critique de *Journal* 1939-1942
par Armand Hoog dans *Candide* 19/7-46
1946